
«La cécité est une autre manière d'être au monde»

Michel Terestchenko, philosophe

Philosophe politique, essayiste attentif à ce que les vulnérabilités humaines révèlent des aveuglements moraux, Michel Terestchenko déplace, avec *Voir le monde autrement. La cécité expliquée aux voyants ou à ceux qui se croient tels* (1), son travail vers un territoire rarement interrogé avec autant de finesse: la cécité. Il y explore une hypothèse subversive: et si la perte de la vue n'était pas seulement une privation, mais aussi une autre manière d'habiter le monde? Et si, surtout, la civilisation contemporaine de l'image confondait trop vite voir, savoir et comprendre? Appuyé sur les récits, les réflexions et les expériences de personnes aveugles ou déficientes visuelles, son livre entend écrire non pas sur elles depuis l'extérieur, mais au plus près de ce que leurs vies donnent à penser.

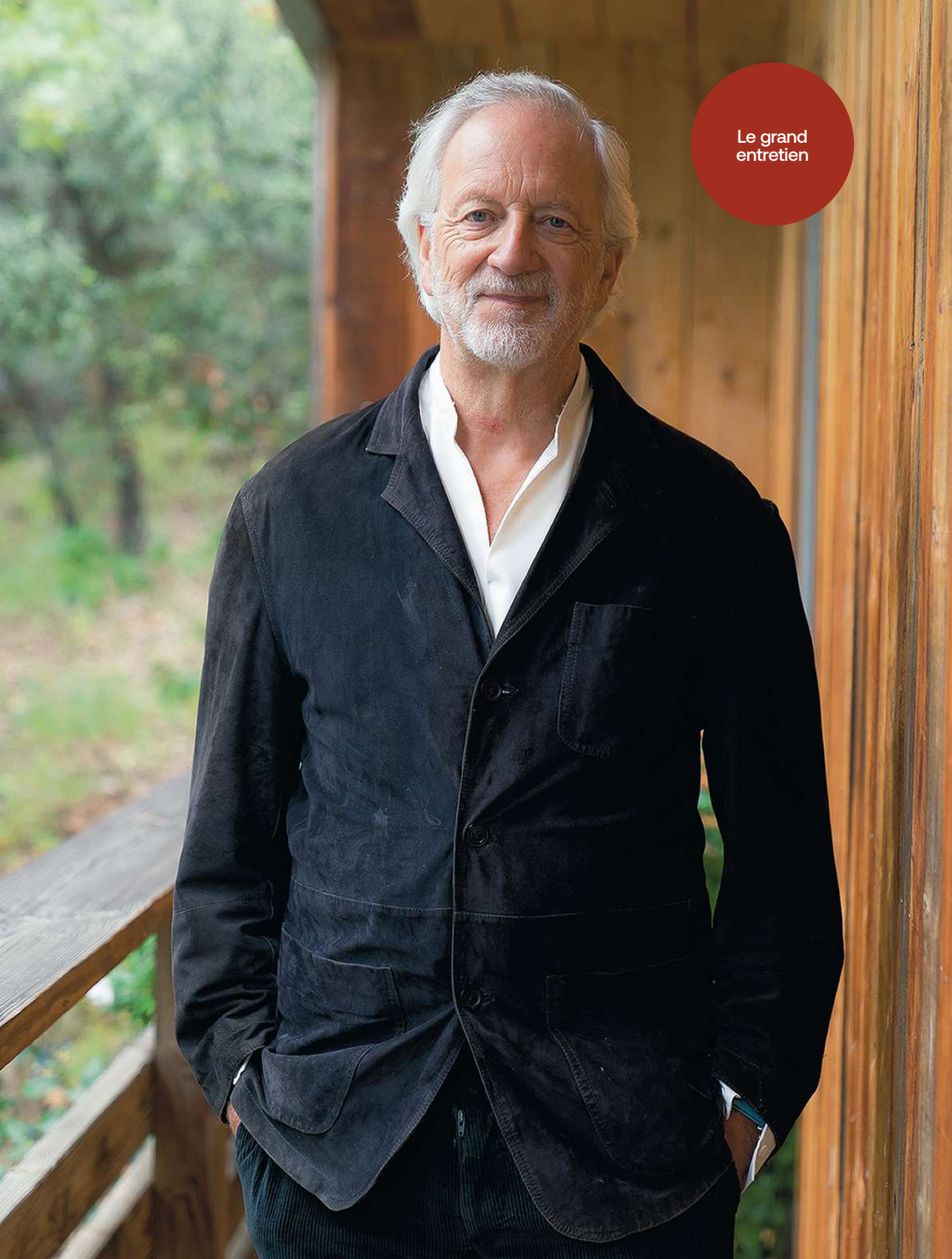
Le geste est audacieux, parce qu'il s'attaque à l'un des dogmes les plus enracinés de la culture occidentale: l'hégémonie du visible. Dans des sociétés saturées d'images, la vue apparaît comme le sens souverain, celui de l'évidence et de la vérité. Michel Terestchenko propose exactement l'inverse: la vue peut être aussi le sens de la distraction et de l'indifférence, quand la cécité impose une autre économie de la présence,

Par
Nidal Taibi

faite d'écoute, de toucher, de durée, d'attention et de reconstruction patiente du monde. Ce déplacement touche à la manière d'être aux autres, d'aimer, de percevoir l'art, d'habiter l'espace public, mais aussi de penser l'autonomie et la dignité. Michel Terestchenko fait plus qu'ouvrir une réflexion philosophique: il invite à réparer une injustice profonde.

Votre livre part d'une hypothèse presque subversive: et si notre manière de voir empêchait parfois de comprendre?

L'hypothèse est subversive, car elle s'attaque frontalement à l'hégémonie du visible. Nous vivons dans une société pour laquelle la vue n'est pas seulement un organe de perception, mais un critère de validité existentielle. La perdre, dit-on, est la pire des épreuves. Aussi la cécité est-elle uniquement perçue comme une privation, non comme une modalité d'être avec ses épreuves, certes, mais également avec ses richesses et ses beautés. Une telle approche, négative et humiliante, est le résultat d'une ignorance qui reproduit des peurs et des stéréotypes très anciens. Le plus grave, c'est qu'elle est souvent intériorisée par ...



Le grand
entretien

... les aveugles eux-mêmes. En réalité, la cécité physique oblige à une tout autre intelligence du réel. En l'absence d'image, le monde ne se donne plus d'un seul bloc. Il se construit par le toucher, l'ouïe, la durée. Mon livre suggère que pour «voir» véritablement, il faut paradoxalement apprendre à se déprendre de l'œil pour réveiller les autres facultés sensorielles.

Qu'avez-vous voulu déplacer chez le lecteur voyant?

En m'adressant à «ceux qui se croient voyants», je sème un doute: nous avons le monde sous les yeux, mais le voyons-nous vraiment? Le titre invite à pratiquer un déplacement, à interroger nos manières d'être, à explorer d'autres façons de voir. La vision n'est qu'une modalité parmi d'autres, et peut-être la plus superficielle, car elle diminue notre capacité à être présents à ce que nous percevons. La question n'est pas seulement cognitive, mais éthique. Nous sommes sevrés d'images qui nous mettent sous les yeux la détresse humaine, mais notre capacité à en éprouver la réalité effective est paralysée par ce défilé permanent.

Vous écrivez que la vue n'est pas un sens neutre mais aussi celui de la distraction et de l'indifférence.

En effet, nous vivons sous la dictature de l'immédiateté visuelle. L'écran ne nous révèle pas le monde, il nous en sépare par un flux ininterrompu d'images que nous n'avons plus le temps de retenir. Voir est devenu un acte de consommation, rapide et superficiel, qui évacue l'épaisseur du réel. C'est là que réside la «distraction»: l'œil papillonne à la surface des choses, sans jamais s'arrêter. Cette saturation produit paradoxalement une immense indifférence. A force de tout voir, on ne regarde plus rien et l'empathie s'émousse.

Ce qui n'est pas le cas de la cécité, suggérez-vous...

La cécité impose une éthique de la lenteur et de la présence. Elle ne connaît pas le «zapping». Pour un non-voyant, chaque objet, chaque voix, chaque espace demande une reconstruction active et attentive. Notre époque a perdu le sens de l'invisible, de ce qui demande du temps, du silence et du soin pour être appréhendé. Réapprendre à voir, c'est peut-être d'abord apprendre à résister à la séduction facile de l'image pour retrouver le poids des choses. Sur ce chemin, les personnes aveugles peuvent servir de guide.

Vous insistez sur un point: pour l'aveugle de naissance, la cécité n'est pas d'abord vécue comme un manque. Qu'entendez-vous par là?

L'aveugle de naissance n'a pas la conscience immédiate qu'il lui manque une faculté, celle de voir. Son monde est complet, cohérent et organique. Il n'est pas un monde «amputé». Le manque surgit dès lors que l'enfant s'aperçoit que les autres possèdent un «pouvoir» qui lui échappe: marcher dans la rue sans se heurter à des obstacles, reconnaître un visage sans le toucher. L'aveugle congénital découvre, par comparaison, qu'il n'est pas capable de faire des choses que les autres font. La cécité relève

du domaine de l'action, non de l'être. C'est pourquoi elle ne saurait constituer une identité, même si c'est à cette privation, ce «handicap», que les personnes aveugles sont en permanence ramenées et réduites.

A vous entendre, ce que la cécité bouleverse d'abord, c'est le rapport à la présence. Faut-il perdre quelque chose pour être enfin plus intensément au monde?

Il ne s'agit pas de faire l'éloge de la privation: devenir aveugle est toujours une épreuve, mais de constater que la vue n'a pas toutes les qualités qu'on lui prête et que la cécité n'est pas le malheur définitif qu'on imagine. La vue donne l'illusion de posséder le monde sans effort. La perte de la vue, au contraire, exige une «conquête» permanente du réel. Pour le non-voyant, la présence n'est jamais un acquis; elle est une construction patiente, multisensorielle, qui demande une attention totale. Être intensément au monde, c'est accepter que les choses ont une épaisseur, une résistance, une durée. On ne gagne pas en intensité parce qu'on a «moins», mais parce qu'on est obligé de s'engager «plus» dans chaque fragment de réalité qui nous parvient.

Vous racontez cette «beauté acoustique du monde», ce jour de pluie devenu presque une révélation.

Nos yeux nous rendent-ils paresseux?

Un des auteurs que je cite, John Hull, évoque ce matin de pluie où, ouvrant la fenêtre, tout un monde d'une richesse inouïe lui apparaît. En frappant le trottoir, le feuillage, le toit d'une voiture ou un auvent en toile, chaque goutte dessine une topographie précise. Le monde n'est plus une image fixe, il devient une polyphonie, une géographie sonore. L'aveugle ne subit pas le monde, il le déchiffre. Cette exigence crée une vigilance de chaque instant. La «beauté acoustique» n'est pas une simple compensation,

Le toucher, synonyme de vérité de contact, selon le philosophe.



«La vision est souvent une distraction qui éloigne de la réalité des êtres et des choses.»

c'est une richesse que la paresse de l'œil cache: celle d'un univers qui ne se contente pas d'être là, mais qui nous parle, nous enveloppe et nous répond. La cécité ne nous prive pas de la beauté du monde, elle nous délivre de sa superficialité.

Vous redonnez au toucher une dignité philosophique que notre culture lui refuse souvent. Le toucher est-il un sens plus profond que la vue, moins séduit par les apparences?

Il ne s'agit pas de hiérarchiser les sens, mais de reconnaître au toucher une vérité de contact. La vue opère une synthèse immédiate qui nous donne le monde «d'un seul regard». Le toucher, lui, est analytique et séquentiel: il oblige à une exploration patiente, une construction de la réalité qui demande une mobilisation cérébrale et attentionnelle bien plus intense. Cette dignité philosophique, on la doit historiquement à des penseurs comme Diderot et von Herder. Diderot, dans sa *Lettre sur les aveugles*, fut le premier à montrer que le toucher est une faculté cognitive à part entière. Von Herder, de son côté, souligne que la vue ne donne que des surfaces, là où le toucher donne des formes et des corps. Le toucher est le sens de la profondeur réelle. «Contempler avec les mains», c'est se pénétrer de la texture et du poids du monde. Des courants novateurs de la philosophie contemporaine parlent désormais des «gains de la cécité».

La voix occupe dans votre livre une place bouleversante. Quand le visage s'efface, que révèle la voix que l'image masque parfois?

Une des choses qui m'a le plus bouleversé, en effet, est la disparition du visage. Quelles relations peut-on établir avec les autres s'ils ont perdu toute

apparence? C'est ici que la voix apparaît dans sa puissance de manifestation. Le visage est souvent un masque, une construction sociale où l'on compose son image. La voix, elle, vient de l'intérieur du corps, elle en porte les émotions, elle en dit les joies et les douleurs. Pour celui qui ne voit pas, la voix est le seul «visage» authentique. Un sourire peut être de façade, la voix, elle, ne trompe jamais.

Vous remettez en cause une équation très ancienne: voir, ce serait connaître. Pourquoi culture et civilisation occidentales ont-elles si massivement confondu vision et vérité?

L'Occident est l'héritier d'une métaphore grecque: la *theôria*, qui signifie littéralement l'action de «voir». De Platon à Descartes, l'idée s'est imposée que l'évidence de la vérité se manifeste dans la lumière de l'esprit. Mais on a confondu la vision physique, qui capte des apparences, et la vision intellectuelle, qui saisit des essences. Cette confusion a fait de l'œil l'arbitre suprême de la connaissance, au risque de disqualifier les autres modes d'accès au réel. Il faut pourtant dissiper un malentendu: la cécité n'est en rien un obstacle à cette «vision» de l'esprit. Connaître, ce n'est pas simplement enregistrer une image, c'est organiser le monde par la pensée. L'aveugle substitue à la passivité du regard une activité de l'entendement qui, paradoxalement, nous rapproche souvent davantage de la vérité des choses que la simple vue.

Il y a aussi, dans votre livre, une réflexion sur l'art. Faut-il repenser nos musées, nos expositions, notre idée même de l'expérience esthétique à partir des personnes aveugles?

Nos musées sont trop souvent des temples de l'œil, où la consigne «ne pas toucher» sacralise la distance. Cette exclusivité appauvrit l'expérience esthétique. Repenser le musée à partir de la cécité, c'est redécouvrir la dimension multisensorielle de l'art. L'œuvre n'est pas qu'une image, elle est une présence physique qui occupe l'espace. L'expérience d'une sculpture, appréhendée par le grain de la pierre ou la tiédeur du bronze, rappelle que la beauté s'éprouve par le corps entier. En ouvrant l'art au tact et à l'audition, nous sortons de la consommation rapide d'images pour entrer dans une communion avec l'œuvre.

Vous consacrez un chapitre à l'intimité.

Dans quelle mesure la cécité met-elle à nu la tyrannie contemporaine de l'apparence, jusque dans l'amour, le désir, la confirmation de soi?

La cécité réduit à néant la tyrannie de l'apparence. Elle impose une «écologie du désir» fondée sur la présence réelle et non sur la conformité à des canons esthétiques. Ce qui suscite l'amour, ce n'est pas l'attrait physique, mais la vibration d'une voix, la qualité d'une écoute. C'est tout à la fois une libération, et elle est immense, des diktats de la beauté et une ouverture à des modalités plus intimes et profondes de la rencontre: aimer l'autre pour ce qu'il est de l'intérieur, et non pour ce qu'il donne à voir.

...

Découvrez le Weekend Dine Guide en ligne



A la recherche d'une brasserie chaleureuse ou d'un restaurant étoilé ? Découvrez toutes les adresses testées et approuvées par le Vif Weekend au cours de ces dernières années.



Scannez le code QR et partez
à la découverte de votre
prochain restaurant préféré.

... Vous montrez que le principal obstacle n'est pas toujours la déficience visuelle elle-même, mais l'environnement hostile, inadapté, indifférent. Le véritable handicap est moins dans l'œil que dans le regard. Ce qui rend la vie des personnes déficientes visuelles difficile, ce sont, avant tout, les représentations dégradantes dont elles font l'objet et les obstacles que suscite un environnement qui n'est pas, ou insuffisamment, adapté. C'est ce que les théories sociales nomment le modèle social du handicap: la déficience est une caractéristique physique, mais l'infirmité est produite par une société qui peine ou refuse de s'adapter aux différences et qui, pour cette raison, est structurellement hostile. Les remèdes ne sont pas seulement techniques, ils sont politiques et culturels. Il faut passer de la logique de l'assistance à celle de l'autonomie. Le principal remède est de cesser de voir le non-voyant comme un individu diminué, pour l'intégrer comme un citoyen qui a une expérience différente du monde, mais qui partage avec les voyants un monde commun.

Le livre est traversé par une colère contre l'invisibilisation: peu de représentation politique, peu de place dans les médias, peu de voix dans l'élaboration des politiques publiques. Pourquoi la société des voyants parle-t-elle encore si souvent à la place des personnes aveugles?

Cette confiscation de la parole est le fruit d'un paternalisme archaïque qui confond «prendre soin» et «prendre la place». Dans la société des voyants, l'aveugle est trop souvent perçu à travers le prisme de l'incapacité ou du malheur. Cette vision condescendante conduit les décideurs à élaborer des politiques publiques pour les aveugles, mais jamais avec eux. On assiste alors à une forme d'invisibilisation démocratique: les experts «savent» ce qui est bon pour eux, sans éprouver la réalité de leurs parcours. Il est temps de passer de l'assistance à la citoyenneté pleine et entière. Le slogan «Rien pour nous sans nous» doit devenir une règle d'or. L'absence de représentants non voyants dans les médias ou les instances politiques n'est pas un oubli, c'est un déni de compétence. La colère que l'on perçoit dans mon livre est celle d'une volonté de reconnaissance.

Quels sont aujourd'hui, selon vous, les angles morts les plus criants des politiques publiques à l'égard des personnes aveugles?

Dans les dernières décennies, de réels progrès ont été accomplis en faveur des personnes en situation de handicap. Cependant, au-delà du manque de moyens, le principal problème tient au fait que les politiques publiques ne prennent presque jamais en compte les spécificités du handicap visuel. Trois domaines constituent de véritables angles morts: l'emploi, l'enseignement supérieur et l'accès aux livres. Seuls 10% des livres publiés sont accessibles aux non-voyants. Les ouvrages spécialisés leur sont quasiment inaccessibles. Faire des études supérieures est un épuisant parcours du combattant. Il est parfois même désespérant, tant les moyens



1956

Naissance, à Londres.

1981

Reçu 2^e à l'agrégation de philosophie (1^{er} à l'écrit), un succès qui l'installe d'emblée dans le paysage philosophique académique.

1994

Soutient son doctorat à l'université Paris-IV, après des études à Sciences Po Aix.

1990-2000

Enseigne la philosophie à l'université de Reims Champagne-Ardenne et à Sciences Po Aix.

2005

Parution de *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien* (La Découverte).

2008

Parution de *Du bon usage de la torture, ou comment les démocraties justifient l'injustifiable* (La Découverte).

adaptés font défaut. Plus de 50% des déficients visuels sont sans emploi. S'ils se retrouvent ainsi laissés pour compte, leurs capacités intellectuelles n'y sont pour rien.

Avec le vieillissement des populations, de plus en plus de personnes perdent la vue tardivement. Les politiques actuelles sont-elles aptes à accompagner cette bascule existentielle?

Nous traitons encore la perte de vision liée au grand âge comme une fatalité biologique privée, alors qu'il s'agit d'un problème majeur de santé publique. Cette «bascule existentielle» est d'une violence inouïe: elle n'est pas seulement une perte de confort, mais d'autonomie et de lien social. Or, les politiques publiques restent enfermées dans une approche médicale ou comptable. Si nous ne repensons pas nos villes, nos services, notre regard sur le grand âge et sur la cécité, dès maintenant, nous condamnons des millions de citoyens à une «mort sociale» prématurée.

Votre livre ne dit pas seulement qu'il faut mieux inclure les personnes aveugles. Il suggère que les voyants ont beaucoup à désapprendre.

Qu'aimeriez-vous qu'un lecteur voyant ne regarde plus jamais de la même façon après vous avoir lu?

J'aimerais que le lecteur voyant ne regarde plus jamais la cécité comme une diminution, mais comme une manière différente d'habiter le monde. Qu'il désapprenne cette arrogance de l'œil qui croit tout posséder d'un seul regard. Qu'il comprenne que la vision est souvent une distraction qui éloigne de la réalité des êtres et des choses. Qu'il apprenne que la présence au monde et aux autres demande de l'attention et que, sur ce point essentiel, les personnes aveugles ont beaucoup à nous apprendre. En modifiant le regard que les voyants portent sur les aveugles, je voudrais surtout que les personnes aveugles changent le regard qu'elles portent sur elles-mêmes. Le plus dur, le plus injuste, le plus révoltant tient à l'intériorisation du regard des autres qui pèse sur elles d'un poids si lourd qu'elles les conduit souvent à s'enfermer pour ne plus être exposées. Quelques cas d'exception suscitent l'admiration de tous, mais pareille héroïsation laisse le plus grand nombre des invisibles dans une nuit, qui n'est pas celle de l'œil, mais de la solitude, du découragement et de la mésestime de soi. Ce sont les richesses de la vie ordinaire dans la cécité, les possibilités toujours offertes, exigeant certes des adaptations et des accompagnements spécifiques, que je souhaite faire connaître et partager. ●



(1) Voir le monde autrement. La cécité expliquée aux voyants ou à ceux qui se croient tels, par Michel Terestchenko, La Découverte, 336 p.